

Exile Between Dream and Reality: Comparing North African and African Literature

TANJI Lobna

(études doctorale en sciences sociales, faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ain Chock / Université Hassan II, Maroc)

RESUME : L'allégorie du rêve et de la réalité qui sous-tend la problématique de l'exil chez Ben Jelloun et chez Fatou Diome oblige à dire que le paradis qui nourrit les rêves des uns ne se trouve nulle part ailleurs que chez soi-même, dans son propre pays. Pour véritablement revêtir ses belles couleurs, le rêve ne saurait occulter les réalités du terrain. Les faits observés concourent parfois à contredire ledit rêve au point de le rendre inopérant, inexistant. Le rêve d'immigrer clandestinement ou de façon légale ou pour regroupement familiale s'accompagne, en outre, d'une vague de compromissions qui hypothèquent à la fois l'avenir des jeunes Marocains et le développement du pays. Articulée autour du désenchantement, la réalité suscite chez l'immigré des sentiments neufs au regard de la désillusion qu'elle engendre.

La fin du roman devient donc révélatrice d'une plus grande prise de conscience chez les rêveurs, tant le romancier amène les personnages à ne pas confondre leurs ambitions avec la réalité des faits. Ce faisant, il postule une reconfiguration des notions d'appartenance et d'identité en transformant son lieu d'origine au lieu de la quitter pour un hypothétique ailleurs.

Keywords : L'exil, Le rêve, La réalité, Littérature maghrébine, Littérature africaine, Pays natal, Pays d'accueil.

1. INTRODUCTION

L'exil désigne le « hors de chez soi », une forme de déracinement qui oblige au déplacement vers un ailleurs, à la migration passagère et parfois à l'errance sans fin. Il peut inspirer « le mal du pays », la nostalgie ou la mélancolie à l'endroit de la terre natale, de ses proches, de la langue maternelle et de tout un monde qu'on a laissé derrière soi en partant. Il peut aussi engendrer une approche du monde singulière, devenir le lieu de croisements culturels féconds. Entre le moment du départ et celui du retour possible, la condition de l'exilé est souvent comme suspendue dans le temps, avec la difficulté de réinstaller un « chez soi » ailleurs. Le pays d'accueil n'est pas alors perçu comme un nouveau foyer, mais bien comme une terre d'exil dans l'attente et l'espérance d'un retour possible.

L'exil est un thème littéraire souvent étudié. Dans le champ de la littérature maghrébine et de la littérature africaine il a déjà fait l'objet de multiples rencontres et d'innombrables publications. Vieux comme la littérature elle-même, l'exil est un thème inépuisable sur lequel on n'aura pas sitôt fini d'ergoter.

Dans les récits de l'immigration, l'exil apparaît comme un continuum narratif dont le récit du premier engendre celui du second. Dans cet espace narratif expressément dévolu à l'itinérance, les personnages vivent l'exil comme une épreuve qui va de la fuite des réalités conjoncturelles du pays natal, notamment de la persécution ou du bannissement, pour solliciter l'hospitalité ailleurs.

La pensée de l'exil naît donc en réponse à la menace qui structure l'environnement immédiat du personnage. Son départ précoce, réel ou imaginaire, traduit le regain de violence, physique ou symbolique, que le pays de départ inflige à quiconque affiche une posture de dissidence.

Cependant, et très souvent, la traversée impromptue des territoires et des océans à la recherche d'une nouvelle patrie d'adoption donne lieu à une succession assez flagrante d'errements de l'agent migrant visiblement voué à papillonner d'un espace à un autre, d'une langue à une autre, d'une identité à une autre, etc. avec préention persistante à un enracinement qui tient à la fois compte des nouvelles réalités de l'espace d'asile, de la mémoire et, plus globalement, de l'identité.

C'est d'ailleurs à l'idée de traduire la volonté de l'enracinement que, parlant de l'« enracinerrance », Jean-Claude Charles met dos à dos la perspective de l'errance et de l'enracinement en ces termes : « Le concept d'enracinerrance est délibérément oxymorique : il tient compte à la fois de la racine et de l'errance ; il dit à la fois la mémoire des origines et les réalités nouvelles de la migration ; il remarque un enracinement dans l'errance ».

Pour bien mener notre analyse on va répondre aux questions suivantes : Comment l'exil est vécu par les personnages entre rêve et réalité ? Comment le migrant vit l'exil dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil ? Nous allons répondre à ces questions, nous allons suivre le cheminement suivant : en premier lieu nous allons aborder l'exil entre rêve et réalité et entre pays natal et pays d'accueil, en deuxième lieu l'exil entre rêve et quitter le pays natal, en troisième lieu l'exil entre réalité de pays d'accueil

I. L'exil entre rêve et réalité et entre pays natal et pays d'accueil

En tant que tel, l'exil consiste en la privation d'un lieu propre à un individu ou à un peuple, privation qui se révèle comme une perte de l'origine. Ce mode d'éloignement, souvent sous-tendu par des contraintes et des privations d'ordres politiques, culturelles ou existentielles, mettent en perspective les structures globales qui régissent le quotidien de l'immigrant dans son pays d'origine. Ainsi, le sujet exilique est souvent pris entre le déni de sa propre patrie et l'acceptation contraignante d'une seconde patrie à laquelle il devra désormais s'identifier.

Dans ses définitions les plus communes, l'exil est le résultat d'une sanction, d'un bannissement, d'une condamnation à quitter sa terre. Qu'il s'agisse de fuir la menace d'une persécution, d'une déportation ou de la recherche d'un mieux-être au sens large, l'exil est souvent implicitement associé au deuil de la patrie ou de la famille perdue, à la nostalgie de l'âge d'or qui l'aurait précédé, au sentiment de perte identitaire et de déracinement.

L'exil est l'un des thèmes majeurs dans la littérature de la migration. L'exil est vécu entre pays natal des personnages du roman et pays d'accueil ou le personnage vit après un long voyage qui peut être de façon légale ou de façon illégale, dans ce dernier le personnage cherche une vie et un avenir meilleur que sa vie dans son propre pays.

Le corpus choisi pour l'analyse de l'exil est composé de deux romans. Le choix est fait selon plusieurs critères : le premier c'est leur appartenance à la littérature choisie dans l'analyse, le deuxième c'est que ces romans parlent de la thématique de l'exil, le troisième que le lien conducteur entre ces romans c'est le rêve/ la réalité et pays natal/ pays d'accueil, le dernier c'est le sexe de l'auteur un homme et une femme pour faire l'analyse selon le genre masculin et féminin. Le corpus est comme suit :

- Partir de Taher Benjelloun
- Le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome

1. L'exil entre rêve de quitter le pays natal.

Aux dires de Jean-Pierre Makouta-Mboukou, la question de l'exil n'est pas une réalité nouvelle à l'homme et par ricochet en littérature :

« L'exil a toujours été au cœur de la création littéraire, comme il a toujours été une des marques des sociétés humaines. Dès le premier couple humain, dès le premier groupe social, l'homme a connu l'exil [...] Comme si par essence l'homme n'était destiné qu'à être déplacé, déchu du jardin originel, chassé de son pays, de sa maison, coupé de sa culture, de sa civilisation, de sa langue ; comme s'il était perpétuellement destiné à être dans les territoires et l'histoire des autres ; dans les idéologies étrangères (économique, sociale, financière) ; dans les

humanismes, c'est-à-dire dans les visions du monde des autres ; dans les spiritualités des autres ; pire dans les langues des autres. Comme si en un mot, la vie de l'homme était d'être une permanente acculturation, à défaut d'être une heureuse acculturation.»ⁱ

En tant que tel, l'exil consiste en la privation d'un lieu propre à un individu ou à un peuple, privation qui se révèle comme une perte de l'origine. Ce mode d'éloignement, souvent sous-tendu par des contraintes et des privations d'ordres politiques, culturelles ou existentielles, mettent en perspective les structures globales qui régissent le quotidien de l'immigrant dans son pays d'origine.

Ainsi, le sujet exilique est souvent pris entre le déni de sa propre patrie et l'acceptation contraignante d'une seconde patrie à laquelle il devra désormais s'identifier. Dans ses définitions les plus communes, l'exil est le résultat d'une sanction, d'un bannissement, d'une condamnation à quitter sa terre. Qu'il s'agisse de fuir la menace d'une persécution, d'une déportation ou de la recherche d'un mieux-être au sens large, l'exil est souvent implicitement associé au deuil de la patrie ou de la famille perdue, à la nostalgie de l'âge d'or qui l'aurait précédé, au sentiment de perte identitaire et de déracinement.

En choisissant de s'écarter des approches définitoires classiques qui voudraient ramener l'exil à des proportions exclusivement politiques, Makouta-Mboukou, repris par Odile Cazenave, abordant la question dans sa dimension opératoire, distingue trois types d'exil : « L'exil-déportation, l'exil-fuite, et l'exil-bannissement. La distinction qu'il effectue intervient dans la position spatiale de l'exilé(é)-victime et la raison de son exil, soit son persécuteur »ⁱⁱ.

1.1. Rêve chez Fatou Diome

Le sentiment d'arrachement et de dés-appartenance fait que l'exilé reste replié sur lui-même, échafaudant au jour le jour des vagues de rêves manqués. C'est un être en quête d'affection, de considération et de déférence dans un espace qui n'est désormais sien que par procuration. N'étant pas considéré comme un ayant droit, il ne saurait prétendre au bonheur au même titre qu'un autochtone. D'ailleurs, le regard généralement posé sur lui est celui de la commisération, de la pitié et de la compassion. L'instituteur Ndétaré, retranché dans l'île de Niodior vit pareille situation avec son entourage immédiat, puisqu'il est littéralement rejeté et considéré comme un traître pour avoir fréquenté l'école dite des « Blancs » :

« Ou bien c'était sa façon à elle de ne pas l'importuner gratuitement, ou, peut-être, avait-elle pris pitié de ce pauvre exilé, qui devait lui rappeler l'un de ses fils, alors en France. Déraciné, Ndétaré avait su, dès son arrivée, mettre à profit l'adage sévère selon lequel l'ouïe et la vue seraient les meilleures hôtesse » (LVAⁱⁱⁱ, P. 86-87).

À cet égard, l'exil ne saurait être une condition désirable, étant donné les risques culturels qui placent l'exilé dans une situation de « non-lieu » par rapport à lui-même et par rapport aux autres. Pris comme une déclinaison de l'immigration, il constitue une alternative à la préservation de la vie et des Droits de l'Homme en général, car l'on ne peut fuir qu'en cas de danger. Aussi, du point de vue de l'intégration et de l'inclusion, il est loin de garantir le bonheur de l'exilé, dit Rodney Saint-Eloi, « L'exil ce n'est pas aller à la recherche du bonheur, c'est avoir le droit de choisir nos malheurs »^{iv}.

C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles plusieurs personnages préfèrent l'aventure et l'immigration régulière à l'exil, puisqu'elles ont l'avantage d'offrir à l'immigré la liberté de choisir et de négocier sa rencontre avec l'altérité. J. Chancel le précise opportunément en ce propos : « Je n'ai jamais pensé à l'exil, j'ai choisi l'aventure, l'ailleurs, l'illusion [...] Maintenant, après tant d'années errantes, parfois un peu folles, souvent périlleuses, j'apprends à mieux vivre, je reviens à ma place [...] il y a ici une douceur, une lumière, un sens, un art de vivre, une simplicité »^v.

Mais au gré des circonstances, ces persécutés trouvent que « La France est la véritable terre d'accueil. L'immigration de refuge concerne des personnes persécutées pour plusieurs raisons dans leurs pays d'origine »^{vi}. L'on aperçoit en filigrane un glissement volontaire de « l'exil contraint », généralement suscité par des pressions d'ordre politique, vers « l'exil assumé » des personnages dans le pays d'asile.

L'exil est d'autant plus assumé qu'il se transforme en un voyage ordinaire qui astreint l'exilé à repousser de son imaginaire tout souvenir du pays natal. Conjoncturellement transformé en un espace carcéral, ce pays natal a la réputation d'inspirer chez l'exilé une aversion et, très souvent, il lui permet de nourrir des projets de

sédentarisation définitive en terre d'asile et de s'identifier comme étant un citoyen adopté. Rendu systématiquement vers la fin du récit, le narrateur du *Ventre de l'Atlantique* a, à l'exemple de Madické, eu raison de considérer l'exil comme un gage de liberté, d'un nouvel ancrage social. À ce sujet, il précise avec clarté : « *L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'auto-détermination. Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances. Tant pis pour les séparations douloureuses et les kilomètres de blues, l'écriture m'offre un sourire maternel complice, car, libre, j'écris pour dire et faire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire. Papiers ? Tous en replis de la terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité.* » (LVA P. 262)

Même si le cas de Madické se présente comme un « exil intérieur », étant donné qu'il vit replié sur lui-même dans son propre pays sans jamais fouler la France son pays de rêve, son malaise exilique présente les mêmes caractéristiques qu'un exil classique. Il se présente comme personnage contraint à une réclusion dans un monde parallèle et virtuel dans lequel il cohabiterait avec Maldini son idole et se promènerait à satiété dans les ruelles de Paris. Mais, à côté de l'apparente liberté qu'offre l'exil, il se trouve que, comme d'autres exilés, Madické vit en silence les effets ravageurs de sa réclusion exilique. Voué aux vagues de nostalgie, de regret et d'insomnie, il confesse :

« *Au cœur de mes nuits d'exil, j'implore Morphée, mais l'anamnèse m'éclaire et je me vois entouré des miens. Partir, c'est porter en soi non seulement tous ceux qu'on a aimés, mais aussi ceux qu'on détestait. Partir, c'est devenir un tombeau ambulatoire rempli d'ombres, où les vivants et les morts ont l'absence en partage. Partir, c'est mourir d'absence. On revient, certes, mais on revient autre. Au retour, on cherche, mais on ne trouve jamais ceux qu'on a quittés. La larme à l'œil, on se résigne à constater que les masques qu'on leur avait taillés ne s'ajustent plus.* » (LVA P. 262-263)

En effet, l'exil, perçu comme une forme de fuite et d'arrachement du pays natal, établit de facto une séparation de l'exilé de sa famille, de ses proches et l'oblige à solliciter d'autres altérités hors des frontières nationales. Jacques Chevrier désigne ce passage forcé des frontières « d'exil de dehors » et précise que « Pour ceux que l'exode entraîne hors des frontières du pays natal, toutes solidarités rompues, il ne reste souvent en partage qu'amertume, solitude et nostalgie »^{vii}. À l'opposé de ce concept, le critique propose celui de « l'exil de dedans » autrement appelé « exil intérieur » qui, selon lui, est plus pernicieux et dévastateur.

Il le définit explicitement comme « une forme d'exclusion encore plus pernicieuse que l'éloignement du pays natal, c'est celle qui consiste à transformer les hommes et les femmes en étrangers au sein de leur propre pays »^{viii}. D'ailleurs, en déclarant que « *l'exil est devenu ma fatalité* » (LVA P. 260), Madické dévoile ses sentiments d'exilé et montre surtout qu'il n'est pas plaisant d'assumer un dessouchement brutal de sa terre natale pour embrasser de manière inattendue une altérité assez excentrée et moins connue.

1.2. Rêve chez Taher Benjelloun

Histoire d'un beau rêve transcrivant une triste réalité, *Partir* de Tahar Ben Jelloun s'inscrit dans ce double et non moins vaste projet de visualisation et de reconquête de l'image de l'Afrique. Dans ce roman, l'auteur récuse avec véhémence le mythe obsédant d'un Occident excitant pour de jeunes Marocains à la recherche leur chemin à travers des expériences de voyages et de rencontres. Ils ambitionnent de fouler le sol espagnol pour y refaire leur vie. Hanté par l'idée de l'exil vers l'Espagne, le personnage principal Azel y entrevoit une bien meilleure vie, convaincu que ce pays est le paradis dont il rêve. Dans son roman, Jean René Essomba décrit lui aussi ce phénomène en identifiant l'Europe au « Paradis du Nord ».

Si Azel parvient à immigrer et donc à matérialiser un rêve longtemps caressé, force est de constater qu'il y perd sa vie à la fin du récit. Dès lors, il devient judicieux de se demander si migrer vers d'autres cieux est la solution idoine au regard du nombre grandissant de clandestins qui périssent au large des côtes maritimes.

Perçu comme une problématique socioéconomique obsessionnelle, le chômage caractérise une situation de non-activité génératrice de revenus. Dans les pays sous-développés ou en voie de développement, il s'assimile à une mode, tant il sévit dans les rangs des jeunes. Bien que formés et nantis de diplômes, ces derniers ne

parviennent pas toujours à s'insérer dans le marché de l'emploi. Dans la scénographie du Maroc textuel, quoique le chômage fasse des vagues dans les milieux de jeunes, il n'interpelle pas outre mesure les gouvernants sur la possibilité de mettre sur pied des stratégies visant à résorber cet écueil.

Bien au contraire, les gouvernants penchent pour la répression afin d'étouffer dans l'œuf une éventuelle insurrection. Laissée pour compte dans *Partir*, la jeunesse tente malgré tout d'imprimer un sens à son avenir dans un contexte social hostile. Diplômés des universités du pays, les jeunes cherchent en vain à se frayer un chemin dans les labyrinthes du monde professionnel. Ce qui explique pourquoi les jeunes trouvent leur repère dans les cafés situés sur la côte maritime. L'alcoolisme et les commentaires oiseux sur l'actualité meublent leurs débats.

C'est également dans ces milieux qu'ils scrutent un avenir radieux en Espagne, pays géographiquement proche du leur. C'est ce quotidien empreint d'oisiveté pour les jeunes qui est conté dans ces propos : « *A Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire de rêves et de leurs conséquences [...] les longues pipes de kief circulent d'une table à l'autre ; les verres de thé à la menthe, cernés par des abeilles qui finissent par y tomber dans l'indifférence des consommateurs perdus depuis longtemps dans les limbes du haschisch et d'une rêverie de pacotille* » (P^x, P. 11).

Le rêve devient ainsi un mode d'évasion vers un lieu à la fois mystérieux et imaginé, situé à un jet de pierre. Les équations se multiplient alors, étant donné que tout juste quatorze kilomètres séparent les jeunes désœuvrés du détroit de Gibraltar. Situé au Sud de l'Espagne, la ville de Tanger les séduit et les remplit d'espoir, à l'instar d'Azal. Comme beaucoup de ses compatriotes, il a étudié le droit après un succès fulgurant au baccalauréat. Butant contre de multiples tracasseries administratives dans les ministères, il connaît l'échec dans sa quête d'emploi. Ceci explique son exaspération et sa résignation ainsi que son goût pour l'errance. Le fragment qui suit, traduit la frustration et le désarroi de brillants garçons en quête d'emploi : « *Azal comprit que son avenir était compromis et que sans piston, il ne trouverait pas de travail. Ils étaient nombreux dans son cas* » (P, P.22). Réalité pérenne touchant toutes les couches de la population de la société marocaine narrée, la corruption est l'autre mal qui mine la jeunesse. Elle résulte de la conjonction de deux phénomènes significatifs : la conjoncture économique et la mentalité pseudo-éthique de certains personnages. Appréhendée comme une véritable gangrène qui paralyse le pays, la corruption déploie une vague qui entraîne dans sa course folle de hautes personnalités de l'Etat. D'ailleurs, elles en ont fait leur credo. Alors qu'elle est en réalité un vice tentaculaire, la corruption est érigée en norme par ses adeptes. Ils vouent un culte régulier à cette pratique qui hante toutes les sphères de la société.

Azal constate à quel point ce phénomène a empuanti la géosphère marocaine : « *ils sont légions, ils sont partout, dans tous les ministères, car dans notre pays bien aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire, oui, nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes, elle est enfouie dans nos cœurs, en tout cas dans vos cœurs* » (P, P.18).

L'un des terreaux féconds à l'exercice de la corruption est le métier de passeur. À Tanger, Al Afia excelle dans la pratique de ce vice. Impliqué dans un trafic frauduleux avec une équipe de policiers, il arnaque de potentiels candidats à l'immigration clandestine en leur faisant miroiter une vie paradisiaque en Espagne.

Les qualificatifs péjoratifs qui décrivent ce personnage corrompu ne manquent pas chez le narrateur : « *il était passé maître dans les méthodes de corruption, avait parfaitement assimilé le tempérament des uns et des autres, leurs faiblesses et leurs besoins, jouait sur tous les tableaux et ne négligeait aucun aspect de la personnalité de chacun. On aurait dit qu'il avait un doctorat et quelque science improbable* » (P, P.19).

La corruption suscite la gêne et des frustrations auprès des jeunes en quête d'emploi. Ce sont des victimes toutes trouvées de corrupteurs opérant dans les ministères. La corruption alimente ainsi une pratique généralisée qui pousse Azal et Kenza à la recherche de nouveaux espaces de vie plus prometteurs. La fibre corruptive qui s'empare d'Azal justifie l'urgence à partir du Maroc pour l'Espagne.

Cette urgence se voit dans le vœu formulé par Azal de voir son pays sauvé des eaux troubles de la corruption afin de favoriser le recrutement des jeunes sur le marché de l'emploi : « *il faut que ce pays soit sauvé, trop de compromission, trop de corruption, trop d'injustice et d'inégalité* » (P, P.25).

Si ce personnage ambitionne de rejoindre l'Europe pour y trouver des conditions de vie propices, d'autres jeunes y vont pour se libérer de la pauvreté qui ruine tous les espoirs, en compromettant tout projet d'avenir. L'une des causes autorisant le rêve chez les jeunes est la pauvreté devenue pour eux une habitude de vie. Ne disposant pas à proprement parler du minimum requis pour survivre, Azel incarne la figure de cette jeunesse qui, bien que nantie de diplômes et qualifiée pour exercer une profession, reste en marge de la classe active du Maroc.

Saprophyte humain, il vit aux crochets de sa sœur infirmière pour pouvoir joindre les deux bouts à la fin de chaque mois : « *Azel dépendait de sa sœur, qui travaillait comme infirmière dans une clinique. Elle faisait des heures supplémentaires dans le privé, la clinique qui l'employait ne la payant pas assez* » (P, P.31). Les relations employeur-employé constituent elles aussi un motif de frustration pour les jeunes. Elles les incitent à rêver d'une profession meilleure ailleurs qu'au Maroc.

Le patron arbore la camisole de l'exploitant, influençant jusqu'au bout cette relation. Le salaire dérisoire de Kenza en est une illustration parfaite : « *le patron, un chirurgien, [...] maniaque, avec le tic de l'avare, celui qui consiste à parler tout le temps d'argent, [...] donnait à Kenza le salaire minimum en lui disant : 'tu apprends le métier'* » (P, P.31), L'une des manifestations de la pauvreté chez les jeunes est l'impossibilité de parachever une formation académique. Sans soutien ni sponsors, les jeunes rêvent de combler les échecs économiques de leur pays en quittant définitivement ce dernier.

Mais, si la pauvreté apparaît comme un facteur aggravant qui incite à l'émigration, ce sont toutefois les incohérences politiques qui exacerbent cette envie obsessionnelle chez les jeunes. La quête de la sécurité politique les pousse à envisager le départ pour le Maroc. Rêvant d'une liberté politique qui impulserait le développement économique du pays, la jeunesse subit les affres de l'oppression politique sous la forme des arrestations arbitraires par la police au Café Hafam ce qui amène les jeunes à vivre en permanence sous pression, comme le témoignent les échauffourées qui caractérisent parfois les mesures sécuritaires prises par l'Etat.

Victimes de ce climat politique tendu, brutalisés par des policiers, les jeunes broient du noir. Dans un café de Tanger, Azel est violé et laissé à demi-mort par un groupe de policiers. Le récit pathétique de sa bastonnade suscite de l'émotion chez le lecteur. Toutes choses qui justifient l'envie de partir pour les jeunes à la recherche d'un havre de paix : « *par terre il y avait du sang, du vomi et de l'urine. Azel, à moitié évanoui, n'arrivait pas à se relever. [...] On l'a trouvé par terre, pantalon baissé [...] Azel avait le visage tuméfié, marchant avec difficulté en s'appuyant sur le chauffeur de Miguel* » (P, P. 58).

Ce cliché, qui révèle le malaise connu par les jeunes au Maroc, explique leur désir de fuir la barbarie. Dans le journal intime d'une épouse d'Angéline Bonono, c'est justement le désir de fuir le mariage polygamique, forme de barbarie, qui entraîne Merveille dans un mariage avec un amant rencontré sur Internet. De la même manière, c'est la nécessité de rechercher un ailleurs meilleur qu'en Afrique qui résout Charlie et Jojo à rêver de Paris dans Le paradis du Nord de Jean René Essomba. La quête du bonheur immédiat est également la raison pour laquelle Wélisanè immigre pour rejoindre son amant en France dans Je vois du soleil dans tes yeux de Nathalie Etoké.

Mais il en est de la violence comme de la dictature dans le Maroc romancé. Les deux formes de brutalité visent à réifier les jeunes. Autant ces maux exacerbent la volonté d'aller ailleurs, autant ils se perçoivent comme une manifestation de la dictature comme modèle de gouvernance dans l'ensemble de la société politique. Le système politique décrit dans Partir est de type autocratique. Spécialisé dans le musellement des citoyens, il fait la part belle à la violence, aux frustrations diverses et à l'intimidation des jeunes pourtant en quête d'un équilibre existentiel.

Une des conséquences les plus visibles du diktat est la réduction des jeunes au silence total, ce qui constitue une violation de leurs droits, notamment celui relatif à l'expression. Ne voulant pas risquer leur vie en faisant entendre leur voix, y compris dans les bistrotts et les cafés, les jeunes optent alors pour le silence. Le narrateur revient sur le climat délétère qui règne dans le café Hafa : « *les hommes présents là se connaissent mais ne se parlent pas [...] comme s'ils s'étaient concertés, ils n'ouvrent pas la bouche* » (P, P.12).

Victimes d'une hostilité débordante et du rejet tacite des dirigeants politiques de leur pays, les jeunes recherchent un espace de vie qui leur soit euphorique. Ils sont à la quête d'une terre plus hospitalière, au sein de laquelle règnent justice, sécurité et respect des droits des hommes et de leurs biens. Natasha Dagenais

renchérit ce postulat en soutenant que « *l'espace migrant, en fait, c'est l'espace de la mémoire, un espace représentant le pays d'origine que l'immigrant tente de recréer* » (P, P. 11).

2. Réalité du pays d'accueil

Pays d'accueil est le pays où l'immigré s'installe après son voyage. Dans les romans choisis on a deux pays d'accueil différents mais qui appartiennent à un même continent qu'est l'Europe qu'est vue comme eldorado pour les immigrés : la France et l'Espagne. Mais ces derniers réalisent que l'image donnée à l'étranger est fautive c'est ce qu'on va voir par la suite dans l'analyse des différents romans.

2.1. Réalité chez Fatou Diome

L'exilé n'est plus seulement un sujet politiquement persécuté. Selon Bernard Mouralis, il est aussi un motif de l'écriture de fiction, une écriture qui « transporte l'exilé du statut d'observateur à celui d'écrivain. [...], l'exil constitue la condition qui permet l'émergence d'une écriture »^x. En effet, la figure de l'exilé couvre en partie les textes littéraires communément dévolus à l'immigration au même titre que les expatriés, les clandestins dont les récits, à travers des interactions, finissent par se recouper pour traduire une même réalité, à savoir la délocalisation ou encore le changement du lieu de résidence habituelle.

Dans le récit de sa trajectoire personnelle, l'exilé se présente comme un personnage figuratif qui apparaît de manière impromptue et brusque dans le pays d'accueil après avoir échappé à une menace susceptible de mettre en péril son intégrité physique ou morale dans son pays d'origine. Le chapitre liminaire de ce travail montre que l'exil est un voyage contraint généralement motivé par une persécution d'ordre politique ou idéologique que Chevrier explique en d'autres termes :

« Pour des raisons qui tiennent à la fois aux confrontations interethniques, aux turbulences politiques ou à l'ampleur des calamités naturelles, des hommes et des femmes sont contraints d'abandonner leurs foyers. La détresse qu'engendre l'exil éclate en accents pathétiques »^{xi}.

Dans ce sens, il convient de prolonger la réflexion sur un fondement différent pour établir que, dans les faits, l'exilé est beaucoup plus déterminé par les circonstances de son arrachement de sa terre natale que par les conditions d'accueil. Dans son nouvel espace, il est régulièrement en posture de survie et d'adaptation à son nouveau statut. Il se distingue des autres catégories de personnages par un état psychologique instable qui vacille entre souvenir d'un pays natal précocement abandonné et la nouvelle conjoncture du pays d'accueil. Il est par ailleurs la figure par excellence de l'entre-deux-mondes qui se manifeste dans l'espace narratif par l'expression d'une mémoire excentrée qui pense le pays natal au prisme de la douleur.

Tout d'abord, il y a l'exil de l'instituteur Ndétaré dans l'île de Niodior, qui rejoint celui de la famille de Nacéra dans *Ce pays dont je meurs*. Le portrait qui est fait de ce personnage est celui d'un syndicaliste qui s'oppose farouchement au système gouvernemental pour défendre la cause des marginalisés et des travailleurs. Pour le faire taire et le mettre hors d'état de nuire, le gouvernement trouve mieux de l'isoler dans l'île de Niodior. C'est pourquoi, « *En envoyant Ndétaré, ce syndicaliste gêneur, dans le ventre de l'Atlantique, le gouvernement espérait le voir sombrer avec ses idéaux* » (LVA, P. 147).

La situation géographique de Niodior donne sens à la métaphore de l'exil qui est mise en avant dans le récit. En effet, Niodior est une île, et l'île est surtout marquée par son isolement, son retranchement. Le narrateur indique dans le texte que « *Si l'île est une prison, toute sa circonférence peut servir d'issue de secours* » (LVA, P.153).

De cet extrait se dégage une acception strictement géographique, ce que Chevrier caractérise d'« exil de dedans » si l'on admet en amont que Ndétaré est et reste exilé dans son propre pays. L'auteur poursuit son propos et précise qu'en réalité, cette forme d'exil « est une forme d'exclusion encore plus pernicieuse que l'éloignement du pays natal, c'est celle qui consiste à transformer les hommes et les femmes en étrangers au sein de leur propre pays »^{xii}.

Le portrait parfait de Ndétaré, contrairement à celui de la famille de Nacéra visiblement poussée à l'exil bannissement hors de l'Algérie, est celui d'un personnage exclu et esseulé qui parvient tout de même à surmonter toutes les formes de marginalisation pour diffuser ses idéaux syndicaux auprès des jeunes gens afin de susciter

leur adhésion. Dans un second temps, l'immigration-exil de Salie s'inscrit d'emblée dans l'exil géographique qui n'est rien d'autre qu'un « exil de dehors »^{xiii}.

C'est une forme d'exil caractérisée par le franchissement des frontières nationales, non moins motivé par des ambitions économiques et symboliques. Dans la première moitié de l'œuvre, il est rapporté que Salie avait quitté sa famille pour se rendre en France accompagnée de son époux, ce qui présuppose une immigration régulière. Malheureusement, elle est littéralement rejetée par sa belle-famille car, ditelle : « *ma peau ombragea l'idylle – les siens ne voulant que Blanche-Neige –, les noces furent éphémères et la galère tenace* » (LVA, P. 43).

Après ce divorce, le séjour en terre française de Salie prend, plus que par le passé, une tournure décisive, celle de la résistance et de la survie. Elle est alors admise à quitter la tutelle de son époux pour embrasser la vie active, notamment le monde du travail pour s'assumer elle-même, c'est-à-dire « *'réussir' afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens* » (LVA, P. 44).

Toutefois, la métaphore de l'exil surgit brusquement dans le texte à partir du moment où les conditions de vie difficiles lui confèrent un nouveau statut intermédiaire à mi-chemin entre le régulier et l'irrégulier. De l'immigrée régulière, Salie passe désormais pour une exilée. Dans les lignes qui suivent, elle témoigne elle-même de sa condition et dit : « *L'exil, c'est mon suicide géographique* » (LVA, P. 262).

Ce propos de Salie permet de dire que, dans ce cas, l'exil est un processus qui va au-delà de la réalité géographique pour être un état d'esprit qui caractérise le personnage migrant en ce sens qu'il se déplace d'un pays à un autre, devient émigrant du point de vue du pays d'origine et immigrant du point de vue du pays d'accueil et, dans ce statut, il subit les contraintes générales de la vie en exil. La délocalisation relativement forcée de Salie en France est à la source des vagues de souvenir, du regret, de l'angoisse existentielle et surtout des rapports tumultueux avec la famille visiblement « raciste » de son époux qui ne veut pas d'une filiation avec une personne noire.

À sa manière, Nathalie Philippe traduit ces écueils liés à l'exil à partir du statut des écrivains (francophones) en situation d'exil et estime que les considérations et les suspicions qui construisent l'image de l'exilé dans son pays d'accueil, ont une corrélation avec la classification des littératures des écrivains migrants dans la littérature mondiale : « Cette considération sur l'écrivain en situation d'exil, qu'il s'agisse d'un choix ou bien d'un bannissement, cette suspicion s'applique communément à l'ensemble des écrivains migrants, faisant l'objet d'une classification spécifique dans la littérature mondiale ».

Sur cette considération, le portrait narratif du personnage exilé laisse percevoir la trace d'un sujet ballotté par les exigences du pays d'accueil qui laissent libre cours aux souvenirs du pays natal. En même temps, c'est un personnage évasif en proie à la mélancolie, puisqu'il jouit d'un enracinement multiple. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, le parcours exilique de Salie illustre clairement l'utopie d'un double enracinement entre le pays d'accueil et le pays d'origine. Parlant de son double enracinement afrooccidental, elle estime d'ailleurs que : « *Évoquer mon manque de France sur ma terre natale serait considéré comme une trahison, je devais porter cette mélancolie comme on porte un enfant illégitime, en silence avec contrition. Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner : sur une page, pleine d'alliage qu'elles m'ont légué* ». (LVA, P. 210).

2.2. Réalité chez Taher Benjelloun

Les indices qui articulent la vision du monde de Ben Jelloun face à la question de l'exil en Espagne, sont tributaires de la politique migratoire en cours dans les pays d'accueil sollicités. Sont à cet égard revisités, comme conséquence de cette pratique hasardeuse, la clandestinité, le travail indécemment, la précarité de l'habitat et l'errance. La clandestinité naît lorsque l'immigré ne présente plus aucune légitimité sur le sol qui l'a accueilli. Il devient alors un résident irrégulier.

Dans *Partir*, l'une des concubines de Nazim connaît cette situation indécrite : « *à l'expiration de son visa, elle avait refusé de retourner dans son pays et était devenue clandestine comme des milliers d'immigrés d'Amérique latine et du Maroc* » (P, P. 173). Devenu hors-la-loi, ce type de personnage se définit comme un sans-papiers, un sans domicile fixe, doublé d'un sans-emploi.

C'est Abbas qui incarne ce statut détestable dans *Partir* : « *sans papiers, sans domicile connu, sans travail, [il] se vantait de niquer tout le monde [...] pour s'en sortir, [il] jouait sur plusieurs tableaux et parvenait même à corrompre quelques indicateurs qui le protégeaient* » (P, P. 162). Ne pouvant apparaître dans des milieux ouverts à tous, Abbas explique : « *je suis le champion toute catégorie de la clandestinité, je me fais aussi noir que la nuit pour qu'on ne me voie pas, je me fais aussi gris que l'aube et la brume pour passer inaperçu, j'évite les endroits, je me tiens tout prêt à courir* » (P, P. 161).

La vie clandestine trouve son expression dans l'exercice ou la pratique de la contrebande. Tel est le cas pour Azel après la déchéance qu'il connaît dans le château de son maître. Complice de ses compatriotes dans les rues de Madrid, il devient tour à tour trafiquant, puis agent de renseignement, jusqu'à sa mort. Autant admettre qu'en deçà des répressions liées à son statut mitigé, le clandestin constitue plutôt une menace pour ses hôtes parce qu'il se comporte comme un parasite, en affichant une attitude hors normes.

Rêveur attiré, l'immigré fait face à une politique de l'emploi discriminatoire qui ne lui accorde qu'un travail indécent lors des recrutements. Voilà pourquoi ce dernier sombre dans l'imposture et la déchéance. Etant allé conquérir la vie pour le bien de sa famille, il déchanté et se voit confiné à des rôles professionnels précaires et mal rémunérés. C'est dire que le monde de l'emploi reste la chasse gardée des Occidentaux, tant l'émigré est astreint, depuis son pays natal, à l'exercice de tâches dérisoires qu'il préfère néanmoins à l'oisiveté.

Azel formule ainsi son rêve fou qui ne sera que déchéance une fois parvenu en Espagne : « *un miracle c'est-à-dire du travail, du bon travail, bien payé, avec respect, sécurité et dignité* » (P, P. 133). Mais sans qualification ni expertise pour rivaliser avec les autres chercheurs d'emploi, désarmé, l'immigré n'a plus que son courage pour s'en sortir dans cet espace exigeant. Azel le confirme par ces mots : « *je ne sais pas exactement ce que je vais faire, tout ce que je sais, c'est que je suis prêt à changer, prêt à vivre libre, à être utile* » (P, P. 73).

Le clandestin ne s'insère donc pas dans le système de fonctionnement économique dans son pays d'accueil, ce qui le pousse à se compromettre en acceptant de subir l'humiliation dans le monde du travail occidental. L'humiliation provient de ce que le travail convoité par l'immigré clandestin est perçu par les Espagnols comme ridiculisant et dérisoire. Par ailleurs, la précarité de l'habitat et l'errance définissent des immigrés en déphasage avec leurs attentes. Ainsi, bien qu'ils soient reçus dans des familles d'accueil, les immigrés sont logés dans des chambres inconfortables. Certains cheminent dans des banlieues telle que Majorque, où ils trouvent asile dans des rues ou dans des mosquées.

Décrivant son abri de fortune, Abbas avoue : « *je dors dans la mosquée et je disparais* » (P, P. 158). Parvenu dans son pays de rêve, l'immigré reste en quête de stabilité en matière de logement. Il erre dans les rues d'un monde qui lui est inconnu. Dans le roman analysé, l'impossibilité de loger dans une demeure fixe provoque une fracture notable entre l'immigré et les résidents espagnols qu'il fréquente au quotidien. Azel, par exemple, quitte le domicile de Miguel pour aller loger dans une chambre d'hôtel en passant par le lieu de séjour de sa sœur Kenza à Barcelone, puis la résidence de son compatriote Abbas à Barrio.

Dans la perspective de déconstruire le mythe de l'ailleurs finalement perçu comme une philosophie de l'anti-rêve, Ben Jelloun adopte une série de quatre stratégies opérantes : la démythification de l'Espagne, l'appui des médias, le rapatriement des sans-papiers et l'urgence du retour volontaire en Afrique. La démythification de l'Espagne passe par la sensibilisation des jeunes par un jeune immigré expérimenté. Elle se fonde sur des témoignages suffisamment poignants pour susciter une quelconque envie de départ chez les rêveurs.

Azel joue bien ce rôle dans *Partir*, suite à son premier retour en Afrique. Mettant en exergue les misères essuyées par les Marocains immigrés en Espagne, il fait ce témoignage : « *j'ai vu là-bas des Marocains misérables, des clochards, des gens sans dignité, ils traînent dans les rues, vivent de petits trafics, c'est pas glorieux* » (P, P. 134). Pour Azel, l'immigration est la manifestation d'un rêve fou qui entre en contradiction avec la réalité européenne. Personnage ressource, Azel éveille la conscience de ses contemporains sur les dangers de cette pratique veule dont on mesure parfois trop tard les aboutissants : « *au fond, les gens savent la vérité, ils regardent la télé, ils voient bien comment nous sommes reçus ici, ils voient bien que ce n'est pas le paradis, mais au fait, il se trouve où, le paradis sur cette terre ?* » (P, P. 159).

Le rapatriement des sans-papiers naît de la volonté de déconstruire le mythe de l'ailleurs qui hante la jeunesse. Les retours au bercail imposés aux clandestins visent à dissuader les jeunes rêveurs en leur montrant la face

cachée d'un projet téméraire voué à l'échec. Le rapatriement permet ainsi aux jeunes de prendre la mesure du danger représenté par une immigration hasardeuse ou illégale vers l'Occident. Partir est le récit d'un adolescent qui s'était caché sous un camion pour traverser les frontières espagnoles. Seulement, une fois son coup réussi, « *il avait pris la fuite et fut arrêté par des chasseurs qui le remirent aux mains de la police. [...] le consulat du Maroc récupéra le malheureux aventurier et le rapatria* » (P, P. 40).

L'urgence d'un retour volontaire en Afrique résulte de l'échec lié à un départ précipité vers une terre inconnue qui n'attend pas les clandestins. Il traduit l'appel du pays natal invitant la jeunesse à un retour à de meilleurs sentiments envers le terroir. Si cette éventualité semble toujours la dernière dans l'offre des possibilités, il faut dire que retourner au pays apparaît comme une solution réfléchie lorsque la tentative européenne s'est révélée infructueuse. Le retour au Maroc s'avère d'autant plus opérant que les membres de la diaspora s'engagent, en bateau, pour un retour définitif aux sources – au pays natal. Le Maroc redevient l'espace de nouvelles espérances, puisque

« *[...] le vent du retour les porte. Ils vont sans se poser de question, sans se demander ce qui leur arrive. Ils croient que le destin est là-bas, dans cette marche, les tirant vers la terre des origines, les ramenant vers le pays des racines. [...] Ils ont tout laissé derrière eux, sans rien regretter, ont déjà oublié pourquoi ils avaient émigré. Ils se dirigent vers le port, là, une voix intérieure, une voix familière leur demande de monter dans le bateau baptisé Toutia* ». (P, PP. 255-256)

Au regard de ce retour triomphal et exemplaire, il y a lieu d'admettre que « les Africains ne s'en sortiront jamais, tant qu'ils continueront à croire que c'est aux autres de leur offrir les moyens de développement ».

2. Conclusion

L'allégorie du rêve et de la réalité qui sous-tend la problématique de l'exil chez Ben Jelloun et chez Fatou Diome oblige à dire que le paradis qui nourrit les rêves des uns ne se trouve nulle part ailleurs que chez soi-même, dans son propre pays. Pour véritablement revêtir ses belles couleurs, le rêve ne saurait occulter les réalités du terrain. Les faits observés concourent parfois à contredire ledit rêve au point de le rendre inopérant, inexistant. Le rêve d'immigrer clandestinement ou de façon légale ou pour regroupement familiale s'accompagne, en outre, d'une vague de compromissions qui hypothèquent à la fois l'avenir des jeunes Marocains et le développement du pays. Articulée autour du désenchantement, la réalité suscite chez l'immigré des sentiments neufs au regard de la désillusion qu'elle engendre.

La fin du roman devient donc révélatrice d'une plus grande prise de conscience chez les rêveurs, tant le romancier amène les personnages à ne pas confondre leurs ambitions avec la réalité des faits. Ce faisant, il postule une reconfiguration des notions d'appartenance et d'identité en transformant son lieu d'origine au lieu de la quitter pour un hypothétique ailleurs. Il s'agit en substance de faire le chemin inverse en revenant à la case de départ afin d'y construire ce qu'Atangana Kouna appelle « l'utopie de liberté », lorsque le rêve s'est révélé être un leurre, une gageure.

L'exil en relation avec le genre (féminin ou masculin), l'exil est en relation avec le corps et l'espace. Pour le genre féminin, l'exil est une forme de libération du corps féminin, aussi le regard incisif de l'exilée sur la condition féminine et aussi une forme d'émancipation pour la femme. Pour le genre masculin, La thématique de l'exil a fréquemment fait appel à ce registre tragique, en retranscrivant cette expérience de façon émouvante et dramatique. Le plus souvent, le départ des personnages vers l'exil sonnera comme une condamnation dont l'issue ne saurait leur être favorable.

3. REFERENCES

1. Ben Jelloun, Tahar. Partir. Paris : Gallimard, 2006.
2. Cazenave, Odile. Afrique sur seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris. Paris : Le Harmattan, 2004.
3. Chevrier, Jacques. Anthologie africaine II. Paris : Monde Noir, 2002.
4. Diome, Fatou. Le ventre de l'atlantique. Paris : Carrière, 2003.

5. Diop, Papa Samba. "Le roman francophone subsaharien des années 2000 : Les cadets de la post-indépendance" Cultures Sud : Nouvelle génération 25 auteurs à découvrir. Notre Librairie no 166 (2007).
6. Mitterand, Henri. Le discours du roman. Paris : PUF, 1980.
7. Saint-Eloi, Rodney. « Ketty Mars ou la nécessaire présence du désir ». Notre Librairie, revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'Océan Indien 166 (2007).
8. Yecke, Benoit. L'immigration choisie. La main tendue à l'Afrique, Africains ! Réveillez-vous. Paris : Edilivre, 2008.

Notes

ⁱ Jean-Pierre Makouta-Mboukou,. Des littératures de l'exil : des textes sacrés profanes. Etudes comparatives. Paris : Harmattan, 1993, p. 9

ⁱⁱ Odile Cazenave,. Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris, p. 58

ⁱⁱⁱ Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome.

^{iv} Rodney Saint-Eloi, « Ketty Mars ou la nécessaire présence du désir ». Notre Librairie, revue des littératures d'Afrique, des Caraïbes et de l'Océan Indien 166 (2007), p. 91.

^v Mayoro Diop, Abd'el Aziz. Ailleurs et l'illusion, 1983, 5.

^{vi} Benoit Yecke, L'immigration choisie. La main tendue à l'Afrique, Africains ! Réveillez-vous, 2008, p. 130

^{vii} Jacques Chevrier, Anthologie africaine II. Paris : Monde Noir, 2002, p. 112.

^{viii} Ibid p. 117

^{ix} Partir de Taher BEN JELLOUN

^x Mitterand, Henri. Le discours du roman. Paris : PUF, 1980, pp. 211-212

^{xi} Chevrier, Jacques. Anthologie africaine II. Paris : Monde Noir, 2002, p. 112.

^{xii} Ibid

^{xiii} Ibid

Info

Corresponding Author: [TANJI Lobna](#), etudes doctorale en sciences sociales, faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ain Chock / Université Hassan II, Maroc.

How to cite this article: [TANJI Lobna](#), Exile Between Dream and Reality: Comparing North African and African Literature. *Asian. Jour. Social. Scie. Mgmt. Tech.* 2024; 6(2): 135-145.